

La lingerie sens dessus dessous à travers les âges

Faut-il couvrir son sexe ou le laisser libre ? Les sous-vêtements cachent-ils ou mettent-ils en valeur ce qu'on ne saurait voir ?

Au fil des siècles, ils ont évolué bien différemment pour l'homme et la femme, fonctionnels pour l'un, soumis aux canons de beauté pour l'autre. Retour sur 3000 ans de pratiques. **PAR SÉVERINE FARGETTE**

R

appelez-vous cette fameuse scène du film *Le Journal de Bridget Jones* (2001) : pour son rendez-vous galant, Bridget hésite entre une culotte de grand-mère à effet gainant (idéale sous sa petite robe noire) et un string sexy (parfait une fois déshabillée). D'où la question : à quoi sert un sous-vêtement ? A priori, ce linge porté sous un habit ne se voit pas (les « dessous »), mais il peut être dévoilé à quelque observateur privilégié. Les

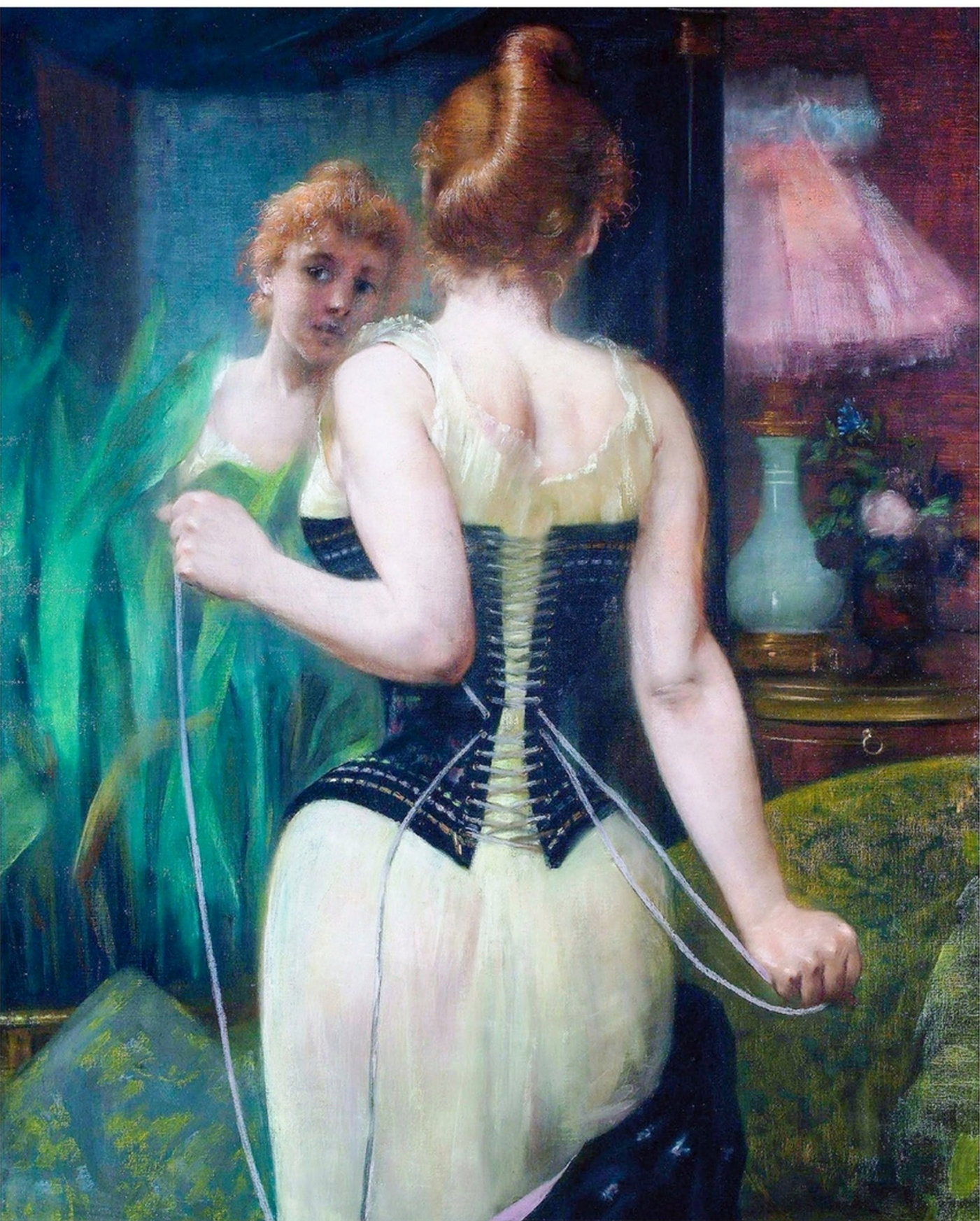
dessous dépassent aussi parfois volontairement des vêtements, non sans provocation. Ils contribuent ainsi, tout comme les habits, à dessiner une apparence trompeuse qui améliore la réalité : le spectateur se fait du corps vêtu une idée du corps nu conforme aux canons de la société. On parle de « dessous menteurs » ! En fait, leurs fonctions hygiénistes, esthétiques et érotiques s'entremêlent différemment selon les époques, plus ou moins prudes ou libertines. Les dessous ont une histoire !

Longtemps, les hommes et les femmes sont restés nus sous leur tunique. Un bas-relief sumérien de 3000 ans av. J.-C. montre deux femmes vêtues, l'une d'un pagne court, l'autre d'un slip. Le slip n'est alors qu'une transformation du pagne, dont les pans sont pliés et remontés entre les cuisses. Autour de la Méditerranée coexistent ces deux systèmes : ouvert (rien sous la tunique) ou fermé (un pagne plié). Dans

l'Égypte antique, les esclaves n'ont en général qu'un léger cache-sexe ; mais les femmes libres peuvent porter une superposition de vêtements faite d'une tunique, d'un pagne et de châles, le tout drapé au-dessus, et cousu en dessous.

Un sexe sans entraves

Le corps, mis en valeur par des plis, des drapés ou des ouvertures reste toujours nu en dessous. S'il fait froid, deux manchons sont enfilés sur les jambes, attachés aux cuisses par des lanières : c'est l'ancêtre de la jarretière. En Crète et dans des îles de l'Égée, les femmes, comme les déesses ou prêtresses aux serpents, ont une taille galbée : le bas est composé d'une ou plusieurs jupes avec superposition de volants. En haut, un corset lacé dégage et fait jaillir la poitrine. La femme athénienne de l'époque classique (v^e s. av. J.-C.) reste couverte par un vaste rectangle de tissu (le chiton ou le *peplos*) plié sans couture, sous •••



FINART/OPALE PHOTO

Carcan Aujourd'hui libéré du corset, le tour de taille moyen a pris 10 cm. *Jeune Femme ajustant son corset*, de Pierre Carrier-Belleuse (1893).

Itsi bitsi, petit bikini Ces jeunes Romaines, pratiquant les haltères et le lancer de disque, portent un pagne autour des reins et un *mamillare*, l'ancêtre du soutien-gorge. Mosaïque (détail) de la villa romaine du Casale (315-350 apr. J.-C.), Piazza Armerina (Sicile).

... lequel elle est nue. Les femmes de Sparte exposent davantage leurs corps, notamment lors de jeux sportifs, mais cachent leurs attributs sexuels; le pubis et les seins sont recouverts des premiers «sous-vêtements modernes» composés d'un slip et d'une simple bande de tissu qui compresse la poitrine.

À Rome, les premiers linges de corps clairement évoqués sont aussi des bandelettes d'étoffe assez minces enroulées sur les seins ou dessous, ou des bandes plus larges, prenant le ventre et le bassin (la *zona*). Ainsi, l'ancêtre du soutien-gorge, le *mamillare*, est une écharpe de tissu passée directement sur les seins pour les aplatir. Le *strophium* est une bande enroulée sur la poitrine, mais au-dessus de la tunique. Quant au sexe, il reste libre. Des rubans, parfois ornés de bijoux et passés autour des cuisses, forment des jarrettières qui, d'après des poètes romains, excitent les hommes. Bref, de l'Orient à Rome, le sexe tend à rester nu et sans entraves.

En Perse, autour de la mer Noire et dans l'Europe barbare, les hommes ont adopté un «système fermé», avec les pantalons ou les culottes courtes, les braies, sans doute plus commodes pour monter à cheval. Les armées romaines adopteront d'ailleurs ce caleçon barbare. Durant le haut Moyen Âge, les tendances oscillent entre structure ouverte ou fermée. Finalement, les Latins enfilent un pantalon sous leur robe et les barbares une robe sur leur pantalon! Les hommes tendent à abandonner le système vestimentaire flottant pour un système tuyautant: le pantalon, qui était un dessous, devient un vêtement externe, tandis que la tunique raccourcit pour former une chemise. Les femmes, toujours nues sous leur robe, enfilent des bas attachés aux cuisses par une jarretière. Celles de l'aristocratie peuvent porter des pan-



“Entre les ^{xi}e et ^{xiv}e siècles, l’habit masculin raccourcit et donne à voir les jambes, couvertes par des chausses, au grand dam des gens d’Église”



Intemporel Plus de deux mille ans séparent le « caleçon » de ce Chypriote (ci-contre) et ce slip tyrolien (en bas). Statuette en calcaire du VI^e s. av. J.-C. provenant du sanctuaire de Golgoi-Ayios (MET). Dessous du XV^e s. (Innsbruck).

talons sous des robes très longues et fendues. Mais l'habitude reste la nudité sous deux robes: une fine et fermée (la *chainse*), l'autre plus épaisse (le *bliand*). Une ceinture peut soutenir les seins.

Ventre bombé puis aplati

Entre les XI^e et XIV^e siècles, l'habit masculin raccourcit et donne à voir les jambes, au grand scandale des gens d'Église: les hommes portent des chausses qui couvrent pieds et jambes. Ces chausses s'allongent au fur et à mesure que la tunique masculine raccourcit, pour finir par se rejoindre en un caleçon fermé au XIV^e siècle. La structure du vêtement masculin occidental se met en place.

Du XII^e au XV^e siècle, les sous-vêtements féminins prennent le dessus: le « doublet », un court corsage, se porte sur la chemise et sous la robe. Le pelisson, orné de fourrures, s'affiche sur la robe. Les corsets aplatissent les seins et bombent le ventre, signe de fertilité. Un bandeau enserré la taille et la chemise peut avoir des poches rembourrées de ouate pour gonfler les hanches. Les dessous se multiplient: on porte, sous la robe, des bas attachés aux genoux, un corset qui tend à s'allonger, une gaine (*tassel*) et, parfois, des collerettes, gorgerettes ou gazes sur la gorge. Au XV^e siècle, on dégage le cou, les épaules et la poitrine. La chemise s'affine, devient transparente, parfois teinte avec du safran. L'érotisme s'accroît. Au XVI^e siècle, le ventre doit être aplati, caché, les hanches élargies et la poitrine dégagee. Catherine de Médicis porte, sous une robe fendue, une sorte de pantalon, ou « bride à fesses », qui moule les cuisses et la croupe, voire les gonfle à l'aide de rembourrages bien placés. En satin, il doit donner l'illusion de caresser une douce paire de fesses! Pieds et mollets sont couverts par des bas lissés attachés par une jarre-...



... tière. L'intérêt est de retrousser les robes et montrer ses jambes. L'écrivain Brantôme (v. 1540-1614) loue ce système qui permet aux femmes de rester propres, les empêche, en cas de chute, d'exposer leur intimité et les protège des mains baladeuses!

Non aux « bricoles infernales »

L'arrivée du caleçon s'accompagne du port contraignant du vertugadin. D'origine espagnole, ce jupon raide, en cloche, est tendu sur des baguettes de bois ou une armature de fer; il est destiné à évaser la jupe montée à la taille sans fronces. En France, au XVII^e siècle, cette structure s'arrondit pour y étaler une robe recouverte de volants froncés. Au caleçon et vertugadin se rajoute la « basquine », un corset qui dégage les seins et creuse les reins. Le caleçon féminin, jugé trop masculin et libertin, ainsi que ces lingerie excentriques, dites « bricoles infernales », disparaissent avec les réformes religieuses. Au XVIII^e siècle, les femmes portent trois jupes superposées aux noms évocateurs : « modeste », « friponne » et « secrète ». Les fesses acquièrent un pouvoir érotique : on les gonfle, parfois à l'aide d'un pouf ou d'un coussinet : le « cul ». La femme ne porte rien des genoux à la taille, ce qui, en cas de « chute heureuse », constitue un spectacle réjouissant. En haut, le « corps baleiné » est tantôt rigide,



En accordéon Cette tournure « queue d'écrevisse » (v. 1885) accentue de manière extravagante le fessier. Articulée par des cerceaux, elle peut se relever sur le dos des chaises, quand les dames s'assoient. Palais Galliera (Paris).

Superman Plus souple que l'étui pénien, plus couvrant que la feuille de vigne, le slip kangourou est inventé par André Gillier en 1927 et permet à ces messieurs de soulager un besoin pressant sans baisser le pantalon ! Publicité de la marque Erby (1948).

tantôt souple, lacé devant ou derrière; il affine la taille et valorise les seins : il « contient les forts, soutient les faibles, ramène les égarés ». La mode se démocratise : le panier, cage suspendue autour de la taille et constituée de cercles d'osier, de cordes et de baleines, est porté par toutes les femmes. La silhouette s'allège, mais le corset demeure. À la Révolution, il se simplifie ou disparaît pour être remplacé par un fichu noué sous les seins (la « gorge trompeuse »). Sous le Directoire, les merveilleuses, influencées par la mode antique, portent sous leurs longues robes fluides et transparentes une

sorte de maillot couleur chair et des jarretières. Mais, durant l'Empire, le corset revient, dissimulé sous la robe. Rembourré à la taille, et renforcé par des baleines, il doit donner une silhouette plus rebondie. Il gagne en rigidité afin de donner une taille de guêpe, mais la croupe est toujours augmentée, soit par un « cul », soit par un ensemble de jupons et crinolines. Le caleçon féminin, dit « pantalon » ou « culotte », revient alors. Il est d'abord porté court par des danseuses ou comédiennes pour des raisons pratiques, dès le XVIII^e siècle, et se généralise dans les pays anglo-saxons. En France, il s'allonge (c'est le pantalon) et s'orne de frous-frous,



Jeux de jambes Le Directoire, le Consulat et le Premier Empire ont vu défilé des gambettes sublimes par des bas de soie aux ornements sophistiqués. (1795-1810). Palais Galliera (Paris).



SLIP KANGOUROU

Le seul normal par sa conception



dentelles et rubans. La bourgeoisie le condamne, car jugé trop sensuel. Même les écuylères ne peuvent le porter. Et les prescriptions médicales contre les courants d'air et les rhumatismes n'y changent rien...

Des engins de torture

La pudeur victorienne du XIX^e siècle impose cependant une couverture totale du corps: sous la sous-jupe ou cage baleinée (des cercles d'acier léger, reliés par des sangles, attachés au corset par des agrafes), les femmes portent le pantalon, fendu ou fermé, dit «tuyaux de modestie». La combinaison apparaît, qui réunit pantalon et chemise ou jupon et chemise. Dans *La Femme et le Pantin* (1898), Pierre Louÿs décrit ces dessous qui enveloppent la femme. Finalement, même si les crinolines disparaissent, le corset entrave les corps jusqu'en 1914, et ce, malgré l'indignation des ligues féminines et des médecins. Lacés derrière ou devant, à crochets métalliques, ils restent des engins de torture. À la veille de 1914, des couturiers, comme Paul Poiret, lancent la mode d'une silhouette droite, fine, et remplacent le corset par

des gaines. La guerre enterre le corset, qui reviendra sous forme de guêpière dans les années 1950. Les hommes, de retour du front, ne reconnaissent plus les silhouettes féminines. L'ère du soutien-gorge commence. D'abord porté sur la chemise, puis dessous, il s'accompagne d'une ceinture porte-jarretelles, où sont fixés les bas.

Au XX^e siècle, avec l'évolution des mœurs et les deux guerres mondiales, les sous-vêtements deviennent plus pratiques et hygiéniques. La disparition du jupon et le rétrécissement des pantalons annoncent la naissance de la culotte et du slip. Les femmes exposent leurs jambes dans des bas de soie fine, couleur chair ou rose, parfois ornés de dessins, d'aigrettes, de bracelets de pierres, de perles. La mode étant à une silhouette fine et allongée, le recours à des soutiens-gorge longs, «aplatisseurs», se généralise; parfois même, la poitrine n'est couverte que d'une chemise en soie et dentelle. Quant aux bas, on les fixe avec une jarretière au-dessus du genou ou avec des porte-jarretelles. Dans les années 1930-1940, le haut (soutien-gorge) et le bas (culotte)

se séparent définitivement. Les culottes Petit Bateau en coton côtelé clair apparaissent dans ce contexte. D'abord réservées aux enfants, elles séduisent aussi les adultes.

Légères et transparentes...

Tous les anciens dessous, noirs, victoriens, deviennent l'apanage du fétichisme et de la prostitution. Les dessous honnêtes se doivent d'être clairs, roses, chair, ivoire... Les créations de sous-vêtements souples et élastiques, comme la gaine Scandale en latex, se multiplient. Dans les années 1950, la femme a encore le choix: slip, gaine, bloomer, guêpière, et même combinaison ou jupon. C'est le nylon, mis au point par DuPont de Nemours, qui révolutionne les bas et les collants et permet le port de la minijupe! Dim se lance avec les collants Tels Quels à un prix abordable. À la fin des années 1960, la lingerie se démocratise encore. Les panty sont en vogue, Playtex sort le Cœur Croisé, Aubade les premiers coordonnés. Les formes se font légères, transparentes... avant que Mai 68 ne balaie les traditions: dans un mouvement d'émancipation et de libération du corps, les femmes brûlent leur soutien-gorge. D'ailleurs, depuis qu'il n'est plus contraint, le corps féminin a repris des mensurations plus naturelles – depuis 1950, le tour de taille moyen a ainsi pris plus de 10 cm!

Malgré ces révolutions, on n'est pas revenu à l'Antiquité où hommes et femmes gardaient le sexe nu sous leurs vêtements. Aujourd'hui, une femme sans dessous serait taxée au mieux de... provocante. À l'instar de Sharon Stone dans *Basic Instinct*, ou, plus récemment, de l'héroïne de *La Syndicaliste*, qui, nue sous ses collants, est accusée d'incitation au viol. Aujourd'hui, les marques de lingerie vendent tout autant des dessous coquins que de grosses culottes confortables, et l'on en revient toujours aux hésitations de Bridget Jones, entre praticité et érotisme exacerbé. ■

Séverine Fargette est enseignante en lycée et médiévisse de formation. Son sujet d'étude porte tout particulièrement sur l'histoire et la sociologie du quotidien.